

NADJA BLONDET
Università di Trieste

Alessandro Baricco : *Fils d'un Dieu saoul*

En fin de compte ce n'est qu'un disque. Et pourtant.

Tu le mets et tu entends arriver de loin une voix de petit vieux, mais de ces petits vieux qui tiennent debout par miracle, redressés par leur manteau et par l'odeur de naphthaline qu'il porte. Il chante, le petit vieux, avec une voix menue, tout bas, mais juste, et douce, à sa façon, elles attendrissent ces notes aiguës, crochées à un fil, et tremblantes. Tu y sens toutes les dents qu'il n'a plus, le souffle court, et l'arthrite et tout le reste. Il n'y a rien d'autre : seulement sa voix, qui chante sans jamais s'arrêter le même refrain, serein, et un peu mélancolique. Pas d'accompagnement. Quelques bruits de fond, des voix lointaines. Aux mots tu n'y comprends rien. Et pas seulement parce que c'est de l'anglais. Sans dentier, avec tous ces ans, les mots deviennent des fantômes. Sons. Mais qu'est-ce que c'est que ce disque, tu te demandes.

C'est un disque qui ces derniers temps est en tête des classifications anglaises. Et qui a une drôle d'histoire. En 1971, pour la colonne sonore d'un film, un musicien qui s'appelle Gavin Bryars se met à enregistrer les voix des clochards qui vivent à la gare de Waterloo, Londres. Il enregistre tout et n'importe quoi. Et un jour il rencontre ce petit vieux. Clochard lui aussi. Il l'entend chanter. Il enregistre et ramène chez lui. Il réécoute. Il en est comme hypnotisé. Il découvre que ce refrain vient d'une chanson religieuse (*Jesus' blood never failed me yet*), et il découvre que c'est un anneau : on peut le répéter à l'infini ; c'est comme une cantilène interminable. Il y travaille pendant des années. Il fait un premier disque qui devient un tube parmi les quelques intimes qui l'entendent, puis il recommence à le travailler, et après vingt ans il se pointe avec ce cd : 75 minutes, la voix du clochard qui chante sans interruption les 25 secondes de son refrain. Quelle bêtise, penses tu. Mais c'est parce que tu ne l'as pas encore écouté.

Après une ou deux minutes tu entends arriver, au dos du petit vieux, un orchestre d'instruments à archet, de loin, peu à peu, qui se charge sur sa voix, l'enveloppe dans une couverture, pour ainsi dire, et l'emmène faire un tour. La voix est toujours la même, mais elle commence à sonner différemment. Elle se réchauffe, sous la couverture. Tiens donc, penses tu. Et entre-temps, peu à peu, tu ne t'en rends presque pas compte, des harpes arrivent et puis des cloches, et un chœur, et des percussions, et puis une flûte, deux clarinettes, un hautbois, et les trompettes, et les trombones (mais doucement, pour ne rien casser) et même

un orgue, et une sorte de gong et qui sait quoi d'autre. La petite voix du clochard continue à coudre son refrain, minuscule et fragile, mais maintenant elle est devenue une relique portée par un cortège, le petit os d'un saint qui te regarde du haut d'une procession somptueuse : au ralenti, elle ondule et avance, dans les rues de ta tête.

Ça pourrait même suffire, maintenant – tu le sens – cette musique t'a coincé. Mais c'est pas encore fini. À un certain moment, dans la grande procession, une autre voix joue des coudes, on dirait qu'elle est crachée par un mégaphone, puis elle s'approche et alors tu la reconnais, il serait impossible de ne pas la reconnaître : Tom Waits. Et qui, sinon lui ? Tom Waits – je le dis aux rares qui ne le savent pas – c'est un gars qui chante et dans sa voix il y a toutes les voix de tous les clochards saouls du monde. C'est pas une voix, c'est une cigarette longue des années, c'est des millions de bières et de kilomètres, et des centaines d'amours et de motels. C'est une des voix les plus émouvantes qu'il peut vous arriver d'écouter. Et maintenant elle arrive là au milieu, pour faire un duo avec ce clochard qui entre-temps est mort, mais c'est égal, sa voix ne s'est jamais plus arrêtée, tous les deux ils se balancent sur ce refrain éternel, et incessant. Tom Waits. Et le vieux clochard. Fils d'un Dieu saoul. On dirait qu'ils n'ont rien fait d'autre pendant toute leur vie. Qu'ils ont juste chanté ensemble, tout le temps. Et ingurgité des bières, naturellement.

À la fin la procession s'éloigne petit à petit, comme elle est venue et maintenant elle s'en va, elle disparaît dans la chaîne, en laissant derrière elle quelques violons empalés sur des notes très aiguës, et des lambeaux de Tom Waits qui crachotent des notes comme si elles narguaient le monde. Et le clochard a déjà disparu. Et toi là qui te demandes : qui sait comment il s'appelait. Et quand il est mort, et comment, et où. Et s'il en savait d'autres, de chansons comme ça.